

## Histoire de la pensée hellénistique et romaine

M. Pierre HADOT, professeur

### *La physique comme exercice spirituel et le regard d'en haut*

Le mot « physique » a, dans l'Antiquité, un sens tout à fait différent de celui qu'il a dans le monde moderne. Il désigne, dans toutes les écoles, une partie de la philosophie qui se rapporte à la « nature », mais qui a trois caractéristiques principales. Tout d'abord elle a pour objet avant tout l'univers dans sa globalité, c'est-à-dire, pour la plupart des écoles, le « divin » (avec tous ses degrés), par opposition à l'homme. Les phénomènes particuliers, par exemple météorologiques ou géologiques, ne peuvent jamais être élucidés avec exactitude et admettent des explications multiples. En troisième lieu, cette physique a toujours une finalité morale : elle est avant tout un exercice de l'esprit qui demande à être pratiqué quotidiennement afin de réaliser en soi une transformation de la vision et des dispositions intérieures.

Ces trois aspects apparaissent déjà dans le *Timée* de Platon qui, d'une part, propose une description mythique de la genèse de l'Univers et se présente lui-même comme un discours vraisemblable, incapable d'atteindre à la certitude, et, d'autre part (90 d), invite l'âme du philosophe à se replacer intérieurement dans la perspective du Tout et à prendre conscience de sa parenté avec le Tout. La même conception de la physique se retrouve aussi bien dans la tradition platonicienne. Cicéron, par exemple (*Lucullus*, § 122), évoque d'une part les obscurités presque insurmontables qui attendent le physicien qui veut connaître la nature, mais n'en affirme pas moins qu'il ne faut pas renoncer aux recherches de physique : « L'observation et la contemplation de la nature est une sorte d'aliment naturel pour les âmes et les esprits ». « Nous nous redressons, nous élevons, nous regardons d'en haut les choses humaines... La recherche des choses les plus grandes et les plus obscures nous apporte le plaisir. » Pour Philon d'Alexandrie (*De special leg.*, II § 44) et Plutarque (*De tranquill. animae*, § 20, 477 c), la contemplation de la nature fait que, pour le philosophe, chaque jour de la vie est une fête.

Ces trois caractéristiques de la physique se retrouvent chez Epicure (par exemple dans la *Lettre à Hérodote*). La physique pour lui a, avant tout, une

finalité morale : elle est destinée à libérer l'homme de la crainte des astres et de la mort. Elle est donc un exercice spirituel (*sunechés energéma*) que le philosophe doit répéter à chaque instant, en s'assimilant le noyau doctrinal très simple qu'Epicure résume dans la *Lettre à Hérodoté* (l'univers est formé de corps et de vide ; les corps, de corps composés et d'atomes), de façon à changer radicalement sa manière de voir les choses. Ce petit noyau doctrinal, très simple et très systématique, contient des affirmations, considérées comme certaines et nécessaires, au sujet de l'ensemble de l'univers. Quant aux études de phénomènes particuliers (météorologiques ou géologiques), elles n'ont pas d'importance pour le bonheur et c'est pourquoi dans ce domaine on peut se contenter d'explications vraisemblables ou même d'une pluralité d'explications (comme dans la *Lettre à Pythoclès*, cf. aussi Lucrèce, V, 509-770).

Il faut ajouter d'ailleurs que la vision générale et globale de l'univers représente un plaisir de l'esprit pour le philosophe épicurien. La représentation de l'infinité des mondes procure cette *horror ac divina voluptas*, dont parle Lucrèce au début du III<sup>e</sup> livre *De rerum natura*.

On retrouve les mêmes caractéristiques dans la physique stoïcienne. Elle se présente, elle aussi, comme un noyau doctrinal très concentré et très systématique qu'il faut garder dans l'esprit, avoir sous la main à chaque instant, pour voir les choses d'une manière rationnelle. Chaque objet, chaque événement sera alors replacé dans la perspective générale de l'univers, comme le dit Marc Aurèle (III, 11) lorsqu'il décrit la « définition physique » de chaque objet ou événement, qui doit être pratiquée constamment : « Il faut toujours se faire une définition ou description de l'objet qui se présente à notre représentation afin de le voir en lui-même tel qu'il est en son essence, mis à nu tout entier et en toutes ses parties suivant la méthode de division, et se dire à soi-même son vrai nom et le nom des parties qui le composent et dans lesquelles il se résoudra. Car rien n'est mieux capable de produire la grandeur d'âme que de pouvoir examiner avec méthode et vérité chacun des objets qui se présentent à nous dans la vie et de le voir toujours de telle manière que l'on ait toujours en même temps présentes à l'esprit les questions suivantes : « Quel est cet univers ? Pour un tel univers, quelle est l'utilité de cet objet qui se présente à moi ? Quelle valeur a-t-il par rapport au tout et par rapport à l'homme ? » Cette physique stoïcienne ne consiste pas seulement à replacer chaque objet dans le Tout, elle consiste surtout à consentir intérieurement aux événements tels qu'ils résultent de la chaîne des causes, qui découle de l'impulsion originelle donnée par la Raison universelle. On retrouve aussi, dans la physique stoïcienne, la même attitude que chez les Epicuriens, la joie et le plaisir dans la contemplation de la nature (Epictète, I, 6, 19), ainsi que la liberté et l'approximation dans les recherches de détail (par exemple dans les *Questions Naturelles* de Sénèque).

La physique et la biologie aristotéliciennes ont, apparemment, un caractère plus théorique que les physiques platonicienne, épicurienne et stoïcienne.

Mais, si on les replace dans le mouvement général de la philosophie aristotélicienne, on peut y déceler une attitude analogue à celle que nous avons trouvée dans les autres écoles. Tout d'abord, l'étude de la nature a une signification morale. Non seulement elle procure de « merveilleuses jouissances » (*Partie des Animaux* 644b-645a) à ceux qui la pratiquent, mais elle répond aux fins de la nature elle-même qui a introduit l'homme en ce monde pour être le contemplateur de la nature (*Protreptique*, fr. 11 Ross) et la physique est finalement moins l'élaboration d'une théorie, que la pratique continue d'une contemplation (*theoria*), qui n'est autre que la vie de l'esprit elle-même, qui nous procure un bonheur quasi divin (*Eth. Nicom.*, 1177 a-b). Et si la biologie aristotélicienne comporte beaucoup d'études de détail, elle se contente la plupart du temps de reconnaître l'*eulogon*, c'est-à-dire ce qui est satisfaisant pour l'esprit et lui apporte une joie (J.M. Le Blond, *Aristote, philosophe de la vie*, Paris, 1944, p. 71). Assez souvent, la physique et la biologie antiques font penser à la théorie kantienne (exposée dans la *Critique de la Faculté de juger*, § 42), selon laquelle seule l'âme bonne est capable de prendre un intérêt immédiat aux beautés de la nature.

Selon un mouvement qui s'esquisse déjà chez Plutarque et qui se manifeste chez Origène et chez Porphyre, la physique, comme partie de la philosophie, vient se situer, dans le mouvement philosophique du progrès spirituel, entre l'éthique et la dialectique (cette dernière étant conçue comme une théologie et une « époptique »). Dans cette perspective, la physique a toujours les caractéristiques que nous avons décrites. Elle est un exercice spirituel, car elle a une finalité morale : conduire l'âme au dépassement du monde sensible. Elle porte sur le Tout de l'univers sensible et, selon la bonne tradition platonicienne, elle ne prétend pas rendre compte avec une exactitude parfaite de tous les phénomènes du devenir. Cela est très clair chez Proclus (*In Tim.*, t. I, p. 339-350 Diehl) et Simplicius (*In Phys.*, t. I, p. 18, 30 Diels), qui appellent tous deux la physique une *eikotologia*, un discours vraisemblable. Comme l'a montré Ph. Hoffmann, dans son article : *Aspects de la polémique de Simplicius contre Philopon* dans *Simplicius, sa vie, son œuvre, sa survie* (Actes du Colloque International de Paris, 21 sept.-1<sup>er</sup> oct. 1985, édité par I. Hadot, Berlin, de Gruyter, 1987, p. 204-205), les néoplatoniciens tardifs comme Simplicius se représentaient comme un exercice spirituel l'explication du texte des écrits physiques d'Aristote (par exemple le traité du Ciel), comme en témoigne la prière finale placée par Simplicius à la fin de son commentaire. Nous trouvons également des témoignages sur ce genre de physique chez l'empereur Julien (Début du Discours sur le Soleil-Roi) et dans le *Corpus Hermeticum* (XI, 20).

Une des pratiques favorites de cette physique conçue comme exercice spirituel consistait dans ce qu'on pourrait appeler le « regard d'en haut » c'est-à-dire l'effort, à la fois imaginaire et intellectuel, pour changer de perspective, pour s'arracher à la situation d'être terrestre, aux servitudes de la pesanteur,

aux limites de l'horizon terrestre, afin d'accéder à une vision qui s'étend à l'infini de l'espace et du temps et qui permet, comme le disait Cicéron dans le texte cité plus haut de « regarder d'en haut les choses humaines ». A ce sujet, on ne peut admettre les affirmations de certains historiens selon lesquels les hommes de l'Antiquité et du Moyen Age auraient éprouvé une véritable inhibition à regarder le monde d'en haut (H. Blumenberg, *Die Legitimität der Neuzeit*, Francfort, 1966, p. 336, n. 247) ou auraient privilégié l'opposition droite-gauche au détriment du système haut-bas (J. Le Goff, *La Naissance du Purgatoire*, Paris, 1981, p. 11). En fait le regard d'en haut est très bien attesté aussi bien dans la vie quotidienne de l'Antiquité (observatoires, maisons situées dans les hauteurs, ascensions de montagne, par exemple celle de l'Etna et du Kasios par Hadrien) que dans la littérature poétique ou philosophique.

Comme le disait Goethe dans une lettre à Schiller, datée du 12 mai 1798, le regard d'en haut, c'est le regard des dieux d'Homère, mais c'est aussi le regard auquel est associé le lecteur de la poésie homérique, en sorte que finalement la vraie poésie (*Poésie et Vérité*, livre XIII) nous libère des pesanteurs terrestres et nous donne la sérénité intérieure en nous procurant un regard d'en haut, analogue, pour Goethe, à celui des passagers des montgolfières, qui venaient, à son époque, de s'élever dans le ciel. C'est précisément que la poésie, pour Goethe, est une sorte de physique conçue comme exercice spirituel : elle nous fait accéder à une vision globale du cosmos et nous replace dans le Tout.

Ce thème du regard d'en haut lié d'ailleurs au voyage cosmique, se retrouve à peu près dans toutes les écoles philosophiques de l'Antiquité (cf. P. Hadot, « La Terre vue d'en haut et le voyage cosmique », communication au Colloque *Frontières et Conquête spatiale*, à paraître en 1988 et « Blick von oben und Seelenflug » dans *Philosophie als Lebensform*, à paraître à Francfort, Athenäum Verlag, en 1989).

#### PUBLICATIONS

*Le présent seul est notre bonheur. La valeur de l'instant présent chez Goethe et dans la philosophie antique* (Diogène, n° 133, 1986, p. 58-81).

*The Present alone is our Joy. The meaning of the Present Instant in Goethe and in Ancient Philosophy* (Diogènes, n° 133, 1986, p. 60-82).

« Plotinus and Porphyry », *Classical Mediterranean Spirituality, Egyptian, Greek, Roman* (ed. by A.H. Armstrong, vol. 15 of : *World Spirituality*, New York, 1986, p. 230-249).

*L'union de l'âme avec l'Intellect divin dans l'expérience mystique plotinienne* (Proclus et son influence. Actes du Colloque de Neuchâtel, juin 1985, Neuchâtel, 1987, p. 3-27).

*Théologie, Exégèse, Révélation, Ecriture dans la philosophie grecque (Les règles de l'interprétation, éd. par M. Tardieu, Paris, 1987).*

« Préface à M.D. Richard, *L'enseignement oral de Platon* (Paris, 1987, p. 7-15).

*La Survie du Commentaire de Simplicius sur le Manuel d'Epictète du xv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle : Perotti, Politien, Steuchus, John Smith, Cudworth (Simplicius, sa vie, son œuvre, sa survie, Actes du Colloque international de Paris, éd. par I. Hadot, Berlin, 1987, p. 326-367).*

*Les textes littéraires grecs de la trésorerie d'Aï-Khanoum (Bulletin de Correspondance Hellénique, t. CXI, 1987, p. 244-249).*

*Structures et thèmes du Traité 38 (VI, 7) de Plotin (Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II, 36, 1, Berlin, 1987, p. 624-676).*

*Plotin, Traité 38 (VI, 7), Introduction, traduction et notes* (Paris, Editions du Cerf, 1988, 431 p. *Les Ecrits de Plotin* publiés dans l'ordre chronologique sous la direction de Pierre Hadot).

*Exercices spirituels et philosophie antique* (2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Paris, *Les Etudes Augustiniennes*, 1987, 255 p.).

#### MISSIONS ET ACTIVITÉS

Conférences à Saarbrücken et Mannheim, 12 et 15 novembre 1985 : *Die Gegenwart allein ist unser Glück. Augenblick und Gegenwart bei Goethe und in der antiken Philosophie.*

Communication au Colloque « Frontières et Conquête spatiale », Paris, 18 janvier 1987 : *La Terre vue d'en haut et le voyage cosmique : le point de vue du poète, du philosophe et de l'historien.*

Conférence inaugurale de la session de la Mommsen-Gesellschaft à Bremen, 9 juin 1987 : *Blick von oben und Seelenflug.*

Communication au Colloque Michel Foucault, Paris, 10 janvier 1988 : *Réflexions sur la notion de culture de soi.*

Mission à la Bibliothèque de Darmstadt en vue d'une nouvelle édition des *Pensées* de Marc Aurèle, du 20 septembre au 6 octobre 1986.

Participation au jury de la thèse de doctorat de M. Richard Goulet soutenue à l'Université de Paris IV, le 17 janvier 1987.

Participation au jury de la thèse de doctorat de M. Gérard Naddaf soutenue à l'Université de Paris IV, le 29 novembre 1986.